

Le rêve des machines, cauchemar de Günther Anders

Philittimi

THÉOPHILE BLONDY

14 FÉVRIER 2023

109



Paru en janvier aux éditions Milla, *Le rêve des machines* est un recueil de deux lettres de Günther Anders faisant remarquablement état de la vive préoccupation du philosophe autrichien quant au devenir technique de l'humanité.



Intitulée « Lettre sur l'ignorance », la première a été envoyée au pilote américain Francis Gary Powers, dont la capture par les Soviétiques en 1950 fut un épisode important de la Guerre froide. Ce n'est pas la première relation épistolaire qu'Anders, marqué par la Deuxième Guerre mondiale et sa conclusion atomique, cherche à établir avec l'un des protagonistes de l'affrontement entre superpuissances : en juin de l'année précédente, il avait échangé plusieurs lettres avec l'officier américain ayant supervisé le largage de la bombe atomique d'Hiroshima, Claude Eatherly. Contrairement à ce dernier, Powers a choisi de ne pas répondre au philosophe, dont tout porte à croire qu'il espérait une réaction à cette lettre écrite en anglais.

Au contraire de la seconde, intitulée à l'origine « lettre sur l'aviation », devenue « le rêve des machines », qui tient plus du manifeste que de la lettre, manifeste adressé, à travers Powers, à « tous les Powers du monde », c'est-à-dire à tous les hommes dont plus aucun ne échappe au régime de « l'appareil ». Ce y retrouve plusieurs concepts exposés dans *Préexistence de l'homme*, dans l'édition de 1980 ont justement enrichie de

pages entières de cette lettre. Anders, comme nous le rappelle la préface de Bernard Revelle (le traducteur de ces lettres), n'est alors qu'Hannah Arendt, son épouse, s'apprête à aller ouvrir le procès d'Ulmann. Comme Arendt pour Eichmann, Anders adopte une démarche « hybride de métaphysique et de journalisme » (Revelle) pour tenter de comprendre les motivations de Powers – et les lui faire comprendre – dans l'espoir que son destin ne soit justement pas celui d'un Eichmann. Complémentaires, « banalité du mal » et « obsolescence de l'homme » brossent le tableau d'une humanité en coupe réglée : le rêve des machines.

Dans la « lettre sur l'ignorance », symboliquement écrite le jour anniversaire du bombardement d'Hiroshima, Günther Anders s'emploie à convaincre Powers que son épineuse situation est l'occasion de reconsidérer les événements qui l'ont amené à se trouver « satisfait d'accomplir des actions dont il ignorait complètement les finalités et, pire, dont il était crucial qu'il les ignore ». Comme Eatherly, avec lequel Anders vient de conduire un fructueux échange épistolaire, Powers incarne cette ignorance d'un genre nouveau qui donne son titre à la lettre : « non seulement ce qu'il faisait n'était pas son affaire mais, dans une certaine mesure le fait même de faire quoi que ce soit ». Cette absence totale de curiosité sur la nature de sa propre activité implique pour le philosophe un conditionnement d'une ampleur inédite. Comment expliquer qu'un homme « a forcé un pilote d'échapper non seulement à comprendre ses ordres mais jusqu'au désir de les comprendre ?

Pour un « brainwashing » d'une nébuleuse efficace, explique le philosophe, qui le façonne en un outil, un « produit » pour lequel la connaissance est un obstacle à l'efficacité. Cependant, à rebours de l'image que convoque ce terme choisi pour parler à Powers, Anders conçoit d'abord ce « lavage de cerveau » comme une opération de séduction. Le meilleur moyen de s'assurer de la coopération aveugle d'un être humain, sujet de questionnement et d'écoute à la défaillance, est encore de miser sur sa « vanité ». La confiance aveugle de Powers est née et s'est affermie par la confiance dont l'avait assurée ses supérieurs, en rebours de sa propre confiance. Il se refusait littéralement à mettre cet honneur en question car la haute idée qu'il se faisait de la valeur de sa propre confiance en avait également pâti.

Cependant, si la modernité de cette manipulation est aussi effrayante pour le philosophe, c'est parce que l'ignorance béate qui en résulte coïncide au 20^e siècle avec un potentiel technique illimité. « Omnipotence ET ignorance : c'est cette combinaison qui est marquante ». Combinaison caractérisée par le fossé désormais gigantesque entre notre pouvoir infini de destruction et notre pouvoir limité de connaissance, auquel Anders se réfère sans le nom d'« écart prométhéen ». La lettre est un assentiment : l'ignorance sert l'humiliation. À quelque échelle que ce soit, tout être humain encourt « l'effrayante danger de nous mettre tous en danger » : nous sommes tous des mortels (de la locution latine mortuus le substantif : ceux qui vont mourir le savent).

Le règne de l'Appareil

Plus soufflé et déçu(e) – plus riche également – , la seconde lettre s'en prend directement au cœur de la technocratie, en une plongée hallucinée dans le « règne des machines » qui lui donne son titre. Ce dans les machines elles, pour reprendre l'échange taureau d'Anders, c'est au règne de « l'Appareil ». Autrement que frère Humaine condition, dans elles font tout pour légitimer la domination. Un cauchemar d'une actualité peut-être plus brûlante encore que le monde des mortels.

« Le règne des machines » : la taureau est des plus étranges, étant entendu que les machines ne rêvent pas plus qu'elles ne « sentent » ou ne se « révoltent ». Anders a bien conscience de la « résonance animiste suspecte » que de telles métaphores contiennent mais il prend quand même le parti, remarquablement constant dans son œuvre, de les fier afin de frapper l'imaginaire commun d'une humanité qui se croit maîtresse des machines. Confortable lieu commun qui lui masque son inféodation croissante à leur logique, que le philosophe dépeint comme une initiation des machines dans l'espoir que la perspective d'un adversaire sorte l'humanité de la « paresse de sa rébellieuse activité ».



Gertrud Anders et Hannah Arendt

Au cœur du règne des machines est le concept d'appareil. Chaque machine peut ainsi être mieux définie, à l'échelle individuelle, comme un micro-appareil qui obéit à un principe de « synthèse des performances ». Leur pente artificielle les mène par conséquent à se « coaguler en système ». Le monde des appareils obéit à un mouvement d'intégration verticale où le micro-appareil se fait comme rouage d'un macro-appareil. Logiquement, cela implique à terme la perspective d'un seul et unique appareil qui « absorbe et déborde » (selon le mouvement dialectique hégélien) tous les autres appareils. Le règne des machines n'est autre que l'égotisme Mende = Appareil. Peu importe pour le philosophe que l'on ne puisse raisonnablement concevoir un tel Appareil capable de tout régenter, sa cosmologie est déjà à l'œuvre : « seul ce qui traite une aptitude à devenir une pièce d'appareil sera répertorié et reconnu comme étant ».

Seul ce qui est mesurable existe : Anders exprime ce moderne slogan en une formule : « esse = capi » (est ce qui se saisit). « Les mots étant et saisissables sont ... interchangeables ». Précise que ce qui est potentiellement saisissable, c'est-à-dire saisissable dans un but. Les appareils ignorent la notion de « donné » : la donnée, la « data » (le terme apparaît tel quel dans la traduction de Gerold Reventin) dont « notre » monde a vu l'émergence est précisément, par un cratéristique détour sémantique, non ce qui se donne mais ce qui se saisit. Pour le philosophe, cette ontologie est celle du « besoin animal », essentiellement caractérisé par la notion de « proie » : « le principe des machines est celui d'une proie "tail" et l'homme, [...] comme complice de la machine, est soumis à un principe d'avidité semblable à celui de l'animalité ». À l'échelle des appareils, cette avidité n'est autre que le rendement optimum, qui ne peut être atteint que sous le contrôle total d'un seul Appareil. Anders peut ainsi écrire que tout appareil, depuis le premier, même un « combat pour la survie humaine qui certes n'a pas encore gagné [...] mais ne peut plus échouer ». Ce fatalisme d'un Valeur inévitable des machines – dont Anders espère qu'il provoquera chez son lecteur une salutaire haine – a toutefois pour revers de nous masquer l'ampleur de la rébellion humaine.

Pourquoi, en effet, souscrire à ce règne de félicité instrumento-escatologique ? Pourquoi accepter de se fondre dans le système mécanique exposé par Anders ? Sans l'expliciter ainsi – ce doit se déduire métaphoriquement à « résonance animiste » l'implicite – Anders essaie de mentir aux Powers du monde le ressort idéologique et psychologique de leur adhésion aveugle.

Idéologiquement, quelques mots d'insinuation la résument : Heu lui/pan, « Un et tout ». L'Un est le souverain bien machinique, la séparation leur « credo du malheur ». Pour fonctionner – « co-fonctionner sans frustration » comme écrit Anders dans une remarquable anticipation du savoir managérial – les rouages doivent procéder de même et unique mouvement. L'appareil, le Mende et la Félicité sont absolument ignorées comme chez Spinoza l'Un et Dieu se fait justement qu'Un (jadedictoria die regatis). Le principe totalitaire est la conséquence logique du principe technique. Au moment où Anders écrit, le « monde libre » se glorifie d'avoir éliminé le Mal à la racine. Il n'en est pourtant rien, présente le philosophe : ce n'est pas la tentation totalitaire qui s'est éteinte avec le régime nazi mais simplement son avatar politique. Fier, l'autosatisfaction leur masque la place toujours grandissante et bientôt totale que la Technique occupe loin du champ politique, que la Guerre a révéler encore trop indépendant du principe mécanique. Quelqu'un pour lui donner tort s'écriant des plus tard ?